

Le Murmure des Pleureuses

Mon ventre sait.

Mon cœur sait.

Un texto.

Rien de plus.

Des mots stériles,

envoyés par une inconnue.

Pas d'appel,

pas de voix,

pas de regard.

Le silence comme arme de destruction.

Ton souffle cesse, dans un château.

Héritage d'un sang qui n'a jamais su nous protéger.

Quel paradoxe cruel :

la grandeur de tes origines

et l'indifférence des vivants.

Il n'y a pas d'honneur dans l'oubli,

pas de justice dans la violence.

Ne pas prévenir.

Ne pas expliquer.

Me laisser seule dans cette détresse qui n'a aucun sens.

Tu pars.

Ils ne m'invitent pas.

Ni à l'annonce,

ni au rituel,

ni à l'adieu.

Même tes cendres m'échappent.

Dispersées,

dans un geste qui ne m'appartient pas.

Ils disent que les grandes douleurs sont muettes.

J'pleure pas,

j'comprends pas.

Le choc n'est pas une émotion, c'est un effondrement.

L'explosion de l'esprit, ça laisse ton corps en ruines.

Une violence physiologique,

Implosion cérébrale,



Pendant un an,

j'peux plus penser,

pendant un an,

j'sais même plus calculer ton âge.

Mon cerveau,

mon cœur,

renoncent à comprendre.

J'suis pas là pour te dire au revoir.

On me vole cet instant,

comme on me vole tant d'autres choses.

Tu pars,

et moi,

je reste.

Je n'arrive pas à te dire ces deux mots,

ils refusent de sortir.

Notre père n'est pas prévenu,

et pourtant,

il aurait voulu savoir.

On dit que la violence des deuils efface les disputes.

Mais ici,

il n'y a que de vieilles rancunes,

les fragments d'une famille éclatée,

et comprendre qu'il n'y aura jamais de pardon.

Pas parce que je ne peux pas,

mais parce qu'elles ne demandent jamais.

Je les crée ces fêlures qu'on expose pour ne pas mourir dedans,

avec mes images,

pour reconstruire sur un champ de ruines qu'on ne choisit pas.

Je prends cette douleur

et tes cendres,

je les étale sur des visages.

Des fragments de ce que tu es,

de ce que tu aurais pu devenir.

La poussière du temps qui s'écoule et qui nous échappe,

qui emporte ceux qu'on aime,

nous laissant seuls face à ce vide.

Au Maroc,

je trace un espace pour se quitter.

Photo catharsis d'un adieu qui n'efface rien,

mais qui me permet de survivre.

Chaque pas est une bataille.

Chaque matin,

un combat contre l'envie de tout laisser tomber.

Et pourtant, il faut avancer.

Pas pour moi.

Pour toi.

Pour honorer ce que tu aurais pu être.

Pour porter ce que tu ne peux plus porter.

Le deuil n'est pas un processus,

c'est un gouffre qui avale tout,

une cohabitation constante entre l'absence et une survivance,

une fracture sociale et intime.

Avec les années, on se tait, pour cacher,

c'est plus discret,
mais ça brûle, encore.

Ce n'est ni une leçon,
ni un hymne à la résilience.
C'est ma vérité.

Le deuil ne me rend pas plus forte,
il m'apprend à être faible,
à accepter de m'effondrer,
à ne plus ignorer mes fissures,
à vivre avec un vide
qui s'installe entre deux respirations,
entre deux rires,
entre deux silences.

Cette douleur,
cette exclusion,
nous sommes nombreux à la porter.

Ce texte,
ces images,
sont pour ceux qui sont effacés,

pour ceux qui ne peuvent pas dire adieu,

pour ceux qui doivent réinventer leurs propres rituels.

Aujourd'hui, je porte ta mémoire.

Elle ne m'écrase plus.

Elle me traverse,

elle me transforme.

Et à chaque instant où je doute,

je me souviens que je suis encore là.

Et que c'est déjà beaucoup.